

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



REVUE DE PRESSE

El Conde de Torrefiel / *La Plaza*

Service presse :

Christine Delterme – c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha – l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal – assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13

RADIO ET TÉLÉVISION

VOIR

Lundi 24 septembre 2018 :

Youtube / Ronan au théâtre / « 3 spectacle à voir en octobre »

Sujet : *La Plaza* parmi la sélection de Ronan Ynard.

→ <https://www.youtube.com/watch?v=q7Euq0Z9xY>

Samedi 13 octobre 2018 :

Youtube / Ronan au théâtre / « Sur la grande place européenne d'El Conde de Torrefiel »

Sujet : *La Plaza*.

→ <https://www.youtube.com/watch?v=RMWoqVUn0Qk>

ECOUTER

Jeudi 1^{er} novembre 2018 :

Euradio / Aimez-vous l'Europe / Eugène Sandoz – de 18h à 19h

Sujet : L'édito culturel de Ronan Ynard sur *La Plaza*.

→ <http://euradio.fr/podcast/ave-limagination-au-micro/>

Mercredi 7 novembre 2018 :

Radio Néo / Chaos sur le ring / Alban Orsini – 19h

Sujet : *La Plaza*.

→ <http://www.radioneo.org/fr/podcasts/view/1219/chaos-sur-le-ring-theatre>

PRESSE

Code Couleur – Septembre – Décembre 2018

Les Inrockuptibles Supplément – 5 septembre 2018

UBU – Automne 2018

Maculture.fr – 5 octobre 2018

Culturebox.francetvinfo.fr – 10 octobre 2018

Blogs.lesinrocks.com – 11 octobre 2018

Lebruitduofftribune.com – 12 octobre 2018

i/o Gazette – Novembre 2018

THÉÂTRE

EL CONDE DE TORREFIEL

LA PLAZA DU 10 AU 13 OCTOBRE, 20H30, GRANDE SALLE

Dans leur nouvelle création, El Conde de Torrefiel envisage le plateau comme une place publique où s'enchaînent des événements imprévisibles : le théâtre et ce type d'espace, en pleine ville et à ciel ouvert, ont en commun de présenter

des mécanismes narratifs du présent et de faire appel à une mémoire collective. Dans *La Plaza*, la scène devient une agora, un espace singulier qui se définit par sa capacité à se concevoir lui-même et à se penser au futur. La pièce déroule une succession de tableaux vivants au-dessus desquels défilent des textes d'une lucidité redoutable. De cet écart entre image et sens surgit la violence souterraine de nos modes de vie contemporains. ✕

Spectacle en espagnol surtitré en français / Avec le Festival d'Automne à Paris.



EL CONDE DE TORREFIEL, LA PLAZA. PHOTO © ELA DE NIU

ET TOUJOURS : EXPOSITIONS FRANZ WEST →10/12

SABINE WEISS →13/10 ROEE ROSEN →29/10

+ MUSÉE NATIONAL D'ART MODERNE COLLECTIONS MODERNES ET CONTEMPORAINES →12/18



TABLEAUX VIVANTS

Figure majeure de la nouvelle scène du théâtre espagnol, **EL CONDE DE TORREFIEL**, fondée par Tanya Beyeler et Pablo Gisbert, propose une expérience visuelle et textuelle où cohabitent théâtre, chorégraphie, littérature, musique et arts plastiques.



Lisa Gutierrez

Votre nouvelle création, La Plaza, s'ouvre sur un champ de fleurs tandis qu'une voix off prédit un théâtre sans acteurs, sans histoire, sans récit...

Comment une abstraction, une certaine vision de l'horreur?
Tanya Beyeler et Pablo Gisbert – L'horreur? Non, pas forcément. Il s'agit d'une sensation personnelle.

Dans la vie de tous les jours, la vie réelle, nous sommes en permanence submergés d'images et d'informations. Alors, pour contraster ce flot, nous imaginons un théâtre offrant de la tranquillité, ou n'offrant rien : une invitation à se connecter avec soi-même dans une vie, dans une réalité, dans une dynamique qui ne soit pas saturée d'informations

et d'images. Un théâtre comme un espace qui serait presque religieux, comme le temps qui s'arrête dans les églises. La question du temps est bien plus nécessaire que l'argent. Un théâtre qui n'offre rien est un théâtre qui offre la liberté totale. Cette liberté-là peut aussi être une vision de l'horreur.

À l'instar de vos précédents spectacles, vous travaillez sur des formes paysagères pour révéler l'envers du décor?

C'est notre manière de travailler sur la distance, de mettre en scène nos expériences de citoyens du XXI^e siècle, de poser les questions qui sont les nôtres, existentielles, celles d'individus habitant ce monde-là, à ce moment-là.

“Nous essayons d'aborder les questions existentielles qui nous préoccupent par les émotions, les sensations”

TANYA BEYELER ET PABLO GISBERT

Ces questionnements, nous essayons de les élever à une forme poétique, comme la nécessité de se détacher du monde pour prendre de l'air, entendre les choses et les voir avec un peu plus de distance. C'est une nécessité personnelle, quotidienne, que nous mettons en scène, car sinon nous étouffons.

C'est presque brechtien?

Brecht est, malgré nous, très présent dans notre travail. Mais de manière presque métaphorique. Nous n'avons aucunement l'intention d'être didactiques, ou politiques, ou moralistes, car la politique en 2018 est très différente de ce qu'elle était les idéologies et les positionnements étaient plus clairs. Aujourd'hui, la politique a véritablement changé de forme, et nous ne nous sentons pas capables d'affirmer un point de vue politique. En revanche, nous essayons d'aborder les questions existentielles qui nous préoccupent par les émotions, les sensations. Nous préférons l'idée d'un plateau comme celui d'un endroit religieux, plutôt que politique.

Ainsi ce mausolée de fleurs qui ouvre La Plaza...

Oui, religieux dans le sens de contemplatif. Nous travaillons toujours sur deux aspects très opposés qui sont le texte et l'image. Quand on va au théâtre, c'est pour voir du théâtre, alors il est important de générer des images intéressantes. Nous travaillons les images avec le temps, c'est le temps qui donne aux images leur puissance. Ensuite vient le texte, pour remplir ou compléter une image.

La Plaza est une invitation à la révéte, avec cet homme qui déambule de tableau en tableau en sortant du théâtre...

Oui, nous réalisons un théâtre hyper-réaliste parce que dans la vie, quotidiennement, nous sommes confrontés à la réalité de manière diffractée, jamais réellement synchrone, ce que l'on pense peut être différent et indépendant de ce que l'on voit ou de ce que l'on entend. Quand par hasard, tout est synchrone, c'est ça la réalité. Cette réalité constante que l'on ne peut pas dominer est ce que nous essayons de représenter.

Même si votre théâtre n'est pas dénué d'une certaine douceur, il porte en lui une forme d'anticipation, une tentation presque futuriste sur ce qui pourrait arriver, qui serait terrible!

Pour nous citoyens du premier monde, tout est apparemment doux dans la mesure où nous avons tout, on essaie d'effacer les douleurs mais l'ennemi est caché et nous ne savons pas où il se trouve. Travailler sur le futur est frustrant car il est un fantasme. Nos spectacles ont un arôme futuriste car nous travaillons sur l'hyper-présent et c'est dans le présent que naît le futur. Le début du XX^e siècle a été marqué par des guerres qui ont influé sur son entier déroulement. En ce début de XXI^e siècle, c'est une guerre différente de celles des livres d'histoire qui se déroule sous nos yeux et qui décidera de notre futur. **Propos recueillis par Hervé Pons**

La Plaza Conçu et créé par El Conde de Torrefiel en collaboration avec les interprètes, mise en scène Tanya Beyeler et Pablo Gisbert.

en espagnol sur scène au Centre Pompidou, Paris IV^e, tel. 01 44 78 12 33, www.centrepompidou.fr

Festival d'Automne à Paris
Tél. 01 53 45 17 17,
www.festival-automne.com



La Plaza

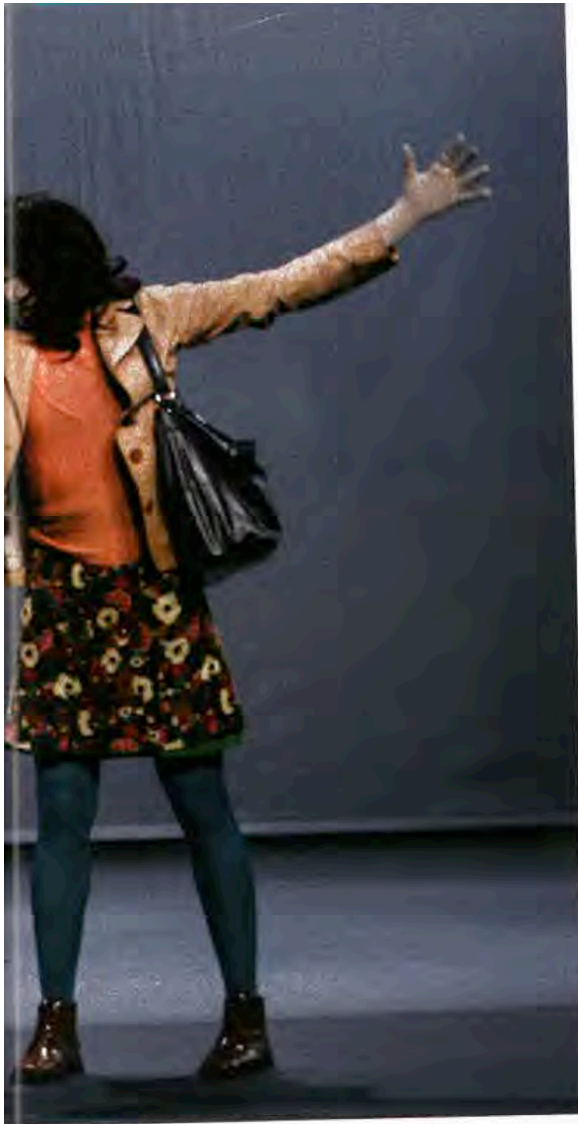
Tonnerre sous le bitume

Par Philippe Couture

Chérie du Kunstenfestivaldesarts de Bruxelles et nouvelle sensation européenne, la compagnie catalane El Conde de Torrefiel a certainement inventé l'une des formes théâtrales les plus singulières à être apparues ces dernières années sur nos scènes. Leurs narrations énigmatiques, faites d'une étonnante discontinuité entre texte et image, tissent le très stimulant spectacle *La Plaza* : une méditation scénique philosophique sur le vivre-ensemble et l'espace public.

Bruelles a été et demeure la ville où les spectacles cryptiques et aériens d'El Conde de Torrefiel ont été le plus souvent applaudis et célébrés, depuis *Escenas para una conversación después del visionado de una película* en 2015, puis *Guerilla* en 2016, jusqu'à *La posibilidad que desaparece frente al paisaje*, gros succès du Kunstenfestivaldesarts en 2017. C'est donc tout naturellement que cette compagnie désormais prisée par toute l'Europe a choisi ce même festival pour offrir la première mondiale de *La Plaza*, nouvel opus que les Parisiens auront le plaisir de voir cet automne. Dès que s'ouvre le rideau sur la scène du Kaaitheater, on reconnaît leur touche particulière : musique ambiante vaguement électro, gros surtitres dominant le haut de la scène, lumières lisses et rasantes pour créer l'effet d'un tableau. Maîtres des ambiances hypnotiques, les créateurs Pablo Gisbert et Tanya Beyeler nous scotchent déjà à nos sièges.

Théâtre aussi visuel que textuel, les créations de ce duo ont la singularité de construire ces deux trames séparément, laissant le soin au spectateur de faire des liens entre le mot



et l'image. Leurs spectacles cultivent l'énigme tout en semant çà et là des correspondances évidentes, à saisir au vol. Une forme scénique visuellement très léchée, qui dissocie textes, images et corps, pour ensuite inviter le spectateur à les harmoniser selon ses propres perspectives et ses propres pensées sur le monde.

C'est particulièrement le cas de cette nouvelle pièce, qui demeure philosophiquement plus floue dans sa matière textuelle, optant pour un récit intime qui nous plonge dans les pensées d'un narrateur anonyme au gré de son quotidien urbain. Pas de grandes vérités philosophiques énoncées avec le vocabulaire du sage, comme dans leur précédente pièce *La posibilidad que desaparece frente al paisaje*, mais une série de réflexions parfois lucides et parfois candides sur l'art, l'amitié et la pornographie – en vérité sur l'espace très intime et personnel que se crée ce narrateur pour échapper à la fureur du monde. En parallèle, c'est la place publique d'une grande ville européenne qui s'agite sur scène : femmes voilées portant des sacs remplis d'eplettes, équipes de tournages affairées, groupes de

© EIS De Nili

jeunes touristes écoutant distraitement leur guide, couples se baladant paisiblement, et ainsi de suite.

Pablo Gisbert et Tanya Beyeler travaillent ainsi à la manière de la pièce paysage, telle que théorisée par Gertrude Stein, mais dans un renouvellement frappant de cette forme, dans un caractère plus direct et un rapport plus franc avec le réel. Car si la narration en surtitre s'élève parfois vers des considérations plus spirituelles ou poétiques, le ballet des corps sur scène se met au service d'images la plupart du temps réalistes, sinon très concrètes.

La plupart des situations représentées sont inoffensives, mais l'anonymat des protagonistes, accentué par des masques de nylon beige qui annihilent leurs traits, donne à ces scènes un je-ne-sais-quoi d'inquiétant et éloquent, peut-être, la méfiance du citoyen à l'égard de son voisin, dans un monde où la menace du terrorisme habite de plus en plus nos arrière-pensées. La longue scène d'ouverture du spectacle avait installé dans nos esprits cette conscience d'une Europe terrorisée : lente exposition d'un tapis de fleurs funéraires sur fond de réflexions sur l'art comme manière de juguler la peur et d'appriivoiser le deuil.

Comme toujours, El Conde de Torrefiel crée un subtil espace de rencontre entre la banalité du monde ordinaire et l'angoisse collective souterraine qui la meut ou qui la contamine. *La Plaza*, comme toutes leurs œuvres précédentes, évoque peu à peu une violence enfouie, qui nous apparaît progressivement dans ses contours indistincts et fantomatiques. Cette fois, le duo catalan pointe aussi notre propension à se réfugier dans la musique et dans différentes formes artistiques qui subliment le monde ou qui nous en distraient. Ils s'incluent ainsi dans la longue liste des évasions qui éloignent l'homme de la violence qui gronde sous ses pieds. Ou veulent-ils exprimer à quel point ces distractions élèvent l'humanité au-dessus de cette violence dont ils ne sont pas dupes ? Toutes les interprétations sont possibles.

Dans cette œuvre qui marque un certain tournant chez El Conde de Torrefiel, tout n'est pas que pessimisme. Certes, la pièce raconte à nouveau une tragédie enfouie, une crise sur le point d'éclater, une intolérance sur le point d'exploser au grand jour. Mais elle évoque aussi un désir d'élévation refoulé, une inclination vers l'art et la beauté, une quête de plus-grand-que-soi. ■

La Plaza, texte de Pablo Gisbert, mise en scène de Pablo Gisbert et Tanya Beyeler en collaboration avec les interprètes Gloria March Chulvi, Albert Pérez Hidalgo, Mónica Almirall Batet, Nicolas Carbajal, Amaranta Velarde, David Mallols. Des interprètes locaux se joignent à la distribution dans chacune des villes visitées. Scénographie, accessoires et costumes de Blanca Añón. Lumières de Ana Rovira. Conception sonore de Adolfo Fernández García. Une production El Conde de Torrefiel et Kunstenfestivaldesarts.

Article rédigé à partir de la représentation du 5 mai 2018 au Kaaitheater de Bruxelles, en première mondiale au Kunstenfestivaldesarts. Le spectacle a été présenté ensuite à Francfort les 16 et 17 mai 2018. Il sera à Lisbonne les 2 et 3 juin, à Vienne les 7 et 9 juin, à Séoul du 22 au 24 juin, à Athènes du 30 juin au 1^{er} juillet, à Zurich du 20 au 22 juillet, et du 10 au 13 octobre à Paris, au Centre Pompidou (Festival d'Automne).



© Luisa Gutierrez

La Plaza

Thunder beneath the pavement

By Philippe Couture

The darling of the Brussels Kunstfestivalsdesarts and new European theatre sensation, the Catalan company El Conde de Torrefiel has inconceivably inverted one of the most unusual theatrical forms to emerge over the last few years. Their *La Plaza* is woven of enigmatic narrations with an astonishing discontinuity between text and image: a philosophical meditation on living together and public space.

It is in Brussels that the airy, cryptic El Conde de Torrefiel productions have been most often praised and applauded, beginning with *Escenas para una conversación después del visionado de una película* in 2015 and followed by *Guertilla* in 2016 and *La posibilidad que desaparece frente al paisaje* a hit at the Kunstfestivalsdesarts in 2017. Although now in demand throughout Europe, the company has naturally chosen the Brussels festival for the premiere of *La Plaza*, due to be performed in Paris in autumn 2018. As soon as the Kaaitheater curtain rose, the audience recognised a typical El Conde de Torrefiel stage, vaguely electro background music, upstage dominated by huge subtitles and smooth, raked lighting that creates a painting-like effect. Pablo Gisbert and Tanya Beyerler, the company's creators, had once again hypnotised us with their fascinating ambience. Text is as important as visuals in the theatre of El Conde de Torrefiel. The creators' originality is that the two – words and images – are independent of one other. For the audience, the keys to this enigmatic structure lie in the obvious links between what they hear and see that are scattered throughout the plays. The action is framed in a glittering form that dissociates texts, images and bodies, and then invites the spectators to integrate them according to their own perspective and views of the world.

La Plaza, text by Pablo Gisbert, directed by Pablo Gisbert and Tanya Beyerler in collaboration with the actors: Gloria March Chuvit, Albert Perez Hidalgo, Mónica Almirall Batet, Micolás Carbajal, Amandia Velarde and David Mallois. At each city on the tour, local actors are added to the cast.

Article based on the world premiere at Kaaitheater, Brussels, on 31 May 2018 (Kunstfestivalsdesarts), the play was performed in Paris on 27 and 28 June 2018, in Vilnius on 7 and 9 June, in Seoul 22-24 June, in Athens on 30 June and 1 July, in Zurich, 20-22 July, and from 10 to 13 October in Paris, at the Centre Pompidou (Festival d'Automne).

This is particularly true of the new play. The text, less openly philosophical than their previous work, is an intimate account that immerses us in the thoughts of an unnamed narrator as he wends his way through the city. Rather than the lofty philosophical pronouncements of the previous play, *La posibilidad que desaparece frente al paisaje*, we attend a series of reflections, sometimes lucid, sometimes candid, on art, friendship and pornography, looking into a very intimate, personal space that the narrator has created to escape the madding crowd. Meanwhile, a European city comes to life before our eyes: veiled women carrying stuffed shopping bags, busy film crews, young tourists distractedly listening to their guide, quietly strolling couples and so on.

Pablo Gisbert and Tanya Beyerler have taken up Gertrude Stein's concept of the landscape play, but in strikingly renewed form, more direct and closer to real personal thoughts and sentiments. Although the subtitled narrative occasionally reaches towards spiritual and poetic reflections, the visuals of the stage movement are usually realistic and sometimes very down-to-earth.

Most of the situations depicted are innocuous, but the protagonists, already nameless, are further depersonalised by the beige nylon masks that squash their features. The resulting anonymity creates a disturbing atmosphere on stage, perhaps evoking people's wariness towards their neighbours, in a world where the threat of terrorism looms incessantly in the back of our minds. The long opening scene, during which reflections about how art can check fear and soften mourning are heard while a display of funeral flowers is slowly unrolled, already brought the awareness of a terrorised Europe back into our minds.

As always, El Conde de Torrefiel creates a subtle space where everyday banality is dislocated and contaminated by profound collective anxiety. *La Plaza*, like their previous works, gradually unveils the indistinct, phantasmal forms of buried violence. This time, the two Catalans also evoke our propensity to find refuge in music and other forms of art that purify the world or distract us from it. So the troupe's works are to be added to the long list of means of escaping from the violence rumbling beneath our feet. Or is it that Gisbert and Beyerler, though aware of this violence, wish to point out how vital these distractions are in raising humanity above the melee? The play is open to all interpretations. Everything is not darkly pessimistic in this work, to some degree a turning point for El Conde de Torrefiel. Admittedly, there is once more buried tragedy, ready to emerge, and intolerance about to explode in broad daylight. But the play also expresses a repressed desire to reach higher ground, an inclination towards art and beauty, a quest for that which is greater than oneself. ■

Maculture.fr – 5 octobre 2018

MACULTURE

El Conde de Torrefiel « La place publique est un paradigme »

Propos recueillis par [François Maurisse](#) & [Wilson Le Personnic](#). Publié le 05/10/2018



Fondée par Tanya Beyeler et Pablo Gisbert en 2010, la compagnie El Conde de Torrefiel est aujourd'hui l'une des nouvelles figures de la scène espagnole. Dans sa dernière création *La Plaza*, le binôme œuvre à la représentation d'une place publique, sous tendues d'interactions entre des individus neutralisés, sans visages, qui occupent l'espace comme les personnages d'une scène de genre. Rencontre avec Tanya Beyeler.

Votre compagnie El Conde de Torrefiel est née en 2010. Quelles dynamiques animent votre duo ?

Nous avons chacun des caractères très différents : notre dynamique de collaboration repose donc beaucoup sur la confrontation, le dialogue et le compromis. Mais nous sommes complémentaires. Nous sommes tous les deux assez pudiques vis à vis des autres, si bien que nous nous cachons derrière le nom El Conde de Torrefiel... Je pense que les problématiques qui traversent notre travail sont toujours les mêmes. Nous mettons en scène des questions que nous nous posons en tant que citoyens dans un contexte social spécifique. Je dirais que ce sont des questions existentielles très fondamentale : Qui suis-je ? Où suis-je ? Qu'est-ce que je fais ? La question souligne toute la complexité de la réalité et de sa perception, en relation à son environnement et aux autres individus avec qui nous partageons l'espace et le temps.

La Plaza envisage le plateau comme une place publique. Que permet de cristalliser cet espace en particulier?

La place publique est un paradigme, un monde en modèle réduit. De nombreuses réalités y cohabitent, différentes perceptions du monde se partagent le même espace sans pour autant se toucher, interférer. Et c'est une tendance qui se renforce dans la notre monde contemporain : les réalités deviennent de plus en plus subjectives.

Comment la dramaturgie de ce nouveau projet s'est-elle construite ?

Chaque spectacle commence toujours par une page blanche. Avec notre précédent spectacle *Guerrilla*, nous étions arrivés à la fin d'une étape dans notre parcours. Pour *La Plaza*, nous voulions utiliser de nouveaux procédés formels. C'est probablement la première fois que nous commençons la création d'un spectacle à partir d'une donnée esthétique : le zentai (combinaison qui recouvre le corps dans son intégralité comme une seconde peau, généralement en élasthanne, ndlr). Les répétitions ont pris la forme d'improvisations de scènes quotidiennes, qui mettent en jeu des conflits. Nous avons travaillé sur de véritables personnages et des situations concrètes sur le plateau, avec des costumes, des perruques, des événements réalistes, presque banals... Nous avons ensuite réduit au minimum pour n'en garder que leur essence : sur environ 96 situations écrites, seulement 5 se retrouvent finalement dans le spectacle.

En quoi, selon vous, le médium théâtre peut-il mettre le doigt sur des problématiques politiques et sociétales?

Le théâtre ne doit pas devenir ni avoir pour objectif d'être un outil politique ou social. Le théâtre n'est pas éthique, n'est pas utile du tout, il doit rester abstrait. Si le théâtre touche à des sujets politiques ou sociaux, alors il doit seulement témoigner de questions existentielles. Pour nous, le théâtre se situe plutôt du côté de la religion, dans le sens d'un monde intérieur. Le théâtre peut pointer des problèmes réels, mais seulement en tant qu'effets collatéraux, projetés par le regard du spectateur. Cependant, la manière dont il peut affecter la vie quotidienne de chaque spectateur doit rester quelque chose qui lui est étranger.


Vous ne vous définiriez-vous donc pas comme des artistes politiques ?

Pas du tout. Nous n'avons aucune solution à offrir.

La Plaza, conçu et créé par El Conde de Torrefiel, en collaboration avec les interprètes. Mise en scène Tanya Beyeler et Pablo Gisbert. Avec Gloria March Chulvi, Albert Pérez Hidalgo, Mónica Almirall Batet, Nicolas Carbajal, Amaranta Velarde, David Mallols. Lumières Ana Rovira. Scénographie, accessoires et costumes, Blanca Añón et les interprètes. Son Adolfo Fernández García. Photo © Els De Nil.

Du 10 au 13 octobre au Centre Pompidou / Festival d'Automne à Paris

Théâtre. "La Plaza", les jeux de regard vertigineux du collectif El Conde de Torrefiel

Par **Hugues Le Tanneur** 

Publié le 10/10/2018 à 19H07



© Els De Nil

En nous confrontant à un paysage humain hautement paradoxal tant il est distancié et en même temps on ne peut plus proche, les dramaturges espagnols Tanya Beyeler et Pablo Gisbert inventent une forme originale indécise, entre théâtre et art plastique, où se dévoilent avec une ironie douce-amère les contradictions et ambiguïtés qui forment la trame de notre quotidien.

Imaginez un spectacle qui durerait depuis un an. En prenant comme hypothèse de départ cette suspension improbable hors du quotidien, Tanya Beyeler et Pablo Gisbert, duo d'artistes barcelonais officiant sous le nom de *El Conde de Torrefiel*, opèrent une curieuse transformation sur la psyché du spectateur.

On pourrait parler de mise en situation ou de conditionnement. Car le fait d'accepter cette circonstance hautement paradoxale d'avoir assisté à un spectacle qui se serait déroulé pendant toute une année nous installe dans un mode légèrement décalé – un peu comme un atterrissage en douceur.

La salle est plongée dans le noir. On ignore totalement de quoi il s'agissait dans le spectacle que l'on est censé avoir vu. On flotte dans un entre deux indécis. On ne sait rien. On est comme une page blanche. Ou, pour le dire autrement, on est dans un état de réceptivité optimal. Un texte diffusé sur un prompteur décrit ce qui nous arrive. En nous expliquant que nous avons bel et bien assisté à ce spectacle, il nous transforme en quelque sorte en personnages de fiction. Nous participons sans bouger de notre siège à une grande fiction collective.

Impossible en y réfléchissant de ne pas se dire que cela se passe un peu comme pour les idéologies dans lesquelles il est légitime de voir aussi des fictions collectives. Impossible surtout de ne pas rapporter ce que nous sommes en train d'éprouver en tant que spectateurs au contexte dans lequel vivent les auteurs et metteurs en scène; à savoir la situation conflictuelle de la Catalogne aujourd'hui avec sa division entre nationalistes, farouches partisans de l'indépendance, et ceux qui considèrent que leur région fait toujours partie de l'Espagne et ne doit en aucun cas s'en séparer.

Métaphore universelle

Or s'il est incontestable d'analyser qu'en ce sens *La Plaza* fonctionne comme une métaphore de la crise que connaît depuis plusieurs années la Catalogne, il est aussi important de remarquer que la vision proposée par *El Conde de Torrefiel* ne se résume pas à cela. La place à laquelle il est fait allusion dans le titre et qui va bientôt apparaître avec les personnages qui la traversent ou s'y arrêtent un instant pourrait se situer dans n'importe quelle ville d'Europe. Elle est ce sur quoi s'ouvrent soudain les yeux du narrateur alors qu'il s'adresse à nous via le prompteur. Quelque chose de difficile à décrire.

Cela ressemble au premier abord à un paysage urbain relativement neutre, un lieu abstrait. L'essentiel dans cette affaire, c'est le regard de celui qui s'adresse à nous. Il parle à la première personne, mais est aussi un peu notre double. Ainsi, tout comme lui nous voyons cette place à la fois comme quelque chose de familier et de totalement étrange. Il y a, entre autres, un couple avec une poussette, un livreur *Deliveroo*, des femmes maghrébines, des enfants, un groupe de touristes asiatiques, un tournage de film, un corps allongé sous un drap sur un chariot à roulettes...

Mais ce qui frappe avant tout c'est le décalage entre le discours de celui qui s'adresse à nous et ce qui se passe sur scène. Autre détail considérable en relation évidente avec ce décalage, les personnages évoluant sur scène n'ont pas de visages, au point qu'on croirait presque que ce sont des fantômes. C'est à partir de là qu'entre celui qui parle et ce que nous éprouvons s'instaure une différence fondamentale.

Comme si nous retrouvions peu à peu notre expérience de spectateur du simple fait que contrairement au narrateur ce qui se passe nous apparaît sous une multiplicité d'angles, conjuguant notre point de vue direct sur ce qui a lieu sur scène et celui exprimé par le texte qui se déploie sous nos yeux. Nous sommes à la fois à l'extérieur et dans la tête du narrateur. Cette place anonyme – carrefour que traversent des populations diverses – est comme un champ de forces, un tableau vivant où se lit la réalité de la mondialisation. Tableau d'autant plus frappant que c'est par une juxtaposition presque anodine de signes et de codes qu'il se donne à déchiffrer.

Et c'est ainsi que, l'air de rien ou presque, *El Conde de Torrefiel* nous confronte à une expérience somme toute assez simple, celle qui consiste à voir pour de bon ce qui se passe autour de soi. On pourrait parler à ce propos d'épiphanie au sens où celui qui éprouve soudain ce sentiment d'étrangeté face à un paysage a priori familier est comme frappé par une révélation. Sauf que, et là se situe l'ironie profonde de ce spectacle, tout cela ne s'avère qu'une sensation fugitive bientôt noyée dans le rythme du quotidien.

Psychés contemporaines

Et si le narrateur se sent effectivement en décalage par rapport à ce qui l'entoure, c'est aussi parce qu'il est enfermé dans sa bulle. Un casque sur les oreilles, il écoute de la musique en *streaming* et jouit peut-être de ce paysage urbain dont on devine que sous la surface apparemment calme se dissimule une menace latente, confirmée par cette remarque: "*Le manque d'imagination est le début de la violence*".

Mais cela ne s'arrête pas là. Car le narrateur dont le courant de conscience est mu par un mouvement de flux et de reflux revient sur sa propre expérience et analyse non seulement ce qu'il voit et ressent mais aussi ses réactions avec, au passage, un éclair de lucidité quand il observe: "*Tu te rends compte que tu viens de reproduire une pensée qui n'est pas la tienne?*"

Comme si, pris dans ce mouvement général, il était lui-même un carrefour où passent incessamment des foules de pensées plus ou moins subjectives venues on ne sait d'où, imprégnées d'idéologies diverses, lui-même devenu le reflet de ce paysage urbain, à moins que ce ne soit au contraire ce paysage urbain qui suggère une vision de ce qui se passe en lui. Une chose est sûre, en nous introduisant ainsi au cœur de ce à quoi pourraient ressembler nos psychés contemporaines *El Conde de Torrefiel* signe sa création la plus accomplie.

La Plaza, de et par El Conde de Torrefiel

- jusqu'au 13 octobre au Centre Pompidou, Paris , dans le cadre du Festival d'Automne à Paris
- 31 octobre - 2 novembre 2018: Théâtre Vidy Lausanne
- 21 au 23 février 2019 - HAU Hebbel am Ufer, Berlin

Le photoblog de Renaud Monfourny

photographe des Inrockuptibles

SOMMAIRE

el conde de torrefiel



Ce collectif articulé autour de Pablo Gisbert et Tanya Beyeler crée ses spectacles en collaboration avec les interprètes (ici, entourant Tanya) et présente son nouveau spectacle complet : *La plaza*, joué au Centre Pompidou jusqu'au 13 dans le cadre du Festival d'Automne, nous fait entrer dans le monde contemporain du no face book puisque les visages des acteurs, qui présente des tableaux vivants variés sont couverts...

Lebruitduofftribune.com – 12 octobre 2018

LE BRUITDUOFF TRIBUNE

LES SCENES ACTUELLES SANS TABOU NI TROMPETTES

« LA PLAZA », TABLEAUX VIVANTS D'EL CONDE DEL TORREFIEL



CRITIQUE. LA PLAZA, El Conde del Torrefiel, du 10 au 13 octobre au Centre Pompidou, dans le cadre du Festival d'Automne.

Le rideau s'ouvre et, telle une apparition religieuse, un mausolée commémoratif garni de fleurs et de bougies s'offre à nous. Le texte commence à défiler sur l'écran du fond. Ce sont les dernières minutes d'un spectacle qui a duré 365 jours et qui s'est joué simultanément dans plusieurs villes du monde. Une musique nous invite à la contemplation et à la méditation.

Comme le dit Pablo Gisbert, co-fondateur du collectif catalan El Conde del Torrefiel qui a créé ce spectacle, « *Le théâtre du futur sera fait de représentations du néant en silence, et sans autre présence humaine sur le plateau. Personne ne voudra écouter des histoires ou des idées. Personne ne voudra voir personne. L'abstraction totale.* » Surpris, troublés, nous regardons en silence cette image fleurie qui nous hypnotise, nous capture. « *Tu divagues* », nous rappelle le texte projeté, telle une petite voix mentale qui se serait introduite dans notre tête. Le temps est suspendu. On nous vole le temps, penseront certains. Le temps aurait-il remplacé l'argent? Le spectateur accepte facilement de voir un bébé se faire égorger sur scène, mais pas de perdre son temps, nous remarque d'un ton acide et ironique le narrateur. Une fois le spectacle achevé, les rideaux se ferment.

La représentation est-elle déjà terminée ? Puis, un nouveau chapitre débute : une déambulation dans la ville, guidée par la voix de Pablo Gisbert et Tanya Beyeler, qui s'est matérialisée sur l'écran. La première image est forte ; une place où se retrouvent femmes voilées pour discuter, sac de marché à la main. Au fond, un mendiant est par terre ; devant, un militaire surveille la place, mitraillette à la main. Tension et violence latentes. Les images défilent. Nous croisons des fêtards, des touristes, et une équipe de tournage. La singularité de ces tableaux vivants : les personnes sont sans visage, ce qui procure un sentiment d'étrangeté et de beauté. Tous les individus, ces no-face book, peuvent cependant être identifiés à leur rôle social par leur attitude et leurs vêtements.

Tout au long de cette promenade nietzschéenne, des questions existentielles nous assaillent avec légèreté et humour. Pablo Gisbert et Tanya Beyeler décrivent avec ironie et poésie notre société du XXI^e siècle. El Conde del Torrefiel réussit à mettre poétiquement de la distance par rapport aux images ; une distance brechtienne adaptée au XXI^e siècle, où la politique a bien évolué. Un regard critique est posé sur le monde dans lequel nous vivons ; un questionnement sans morale ni idéologie, qui fait appel à nos émotions et sensations. Le texte et l'image se répondent ou se confrontent. Par moments, le texte permet de nous évader. La plaza, espace public, où se croisent ces multiples identités anonymes rappelle l'agora. Mais cet espace public qui, avant, était un lieu d'échange, est devenu un lieu de contrôle perdant toute liberté. L'hyper présent prend des allures futuristes, et ce présent ou futur qui nous attend est plutôt inquiétant.

io n°90

Festival d'Automne

#90 / Deflorian & Tagliarini — Quillardet — Rousset — De Keersmaeker — Rau
El Conde de Torrefiel — Maciejewska — El Khatib & Cavalier — Okada — Marin
Naharin — Herbin — Tobelaim — Nauzyciel — Béal — Short Theatre — CIRCa





Festival d'Automne

LA PLAZA

CONCEPTION EL CONDE DE TORREFIEL

CENTRE POMPIDOU

(Next Festival - Théâtre le Phénix, Valenciennes, du 8 au 10 novembre)

« Dans son dernier spectacle, El Conde de Torrefiel envisage une place peuplée d'êtres sans visages, sans corps tangibles, qui arpentent les lieux comme dans un tableau vivant face auquel le spectateur est aussi lecteur. »

EL CONDE DE TORREFIEL EST DANS LA PLACE

— par Christophe Candoni —

Le collectif barcelonais dirigé par Tanya Beyeler et Pablo Gisbert fait de la scène le miroir d'une société sombrant dans la morosité et confirme sa capacité à inventer des formes aussi innovantes qu'insolites. À la recherche de nouvelles modalités plastiques et dramaturgiques, El Conde de Torrefiel secoue par son discours sur le monde et sa manière de le représenter. Dans « La Plaza », créé au Kunstenfestivaldesarts, un tapis de fleurs et de bougies rappelle le trauma persistant des derniers attentats terroristes survenus dans plusieurs capitales européennes et le besoin de commémorer les victimes ; un couple avec poussette, un adolescent, capuche vissée sur la tête, des femmes maghrébines, un groupe de touristes, des fêtards éméchés forment entre autres un microcosme humain incongrûment peuplé. La scène, devenue aire de jeu déserte et aseptisée, se présente comme un condensé d'humanité, aussi référentiel qu'intrigant. Tout y apparaît sous une forme étrangement spectrale et d'une hostilité anxiogène. L'uniformisation et l'anonymat caractérisent les individus, montrés sans visage, la peau et les expressions dissimulées derrière un épais nylon. Aucun langage

n'est d'usage, à l'exception d'un texte projeté qui défile en continu. Cette provocante abstraction des êtres et des situations mâtine la réalité présentée d'une apparente facticité. Chaque séquence témoigne d'un réel sens de l'observation et même de l'auscultation de ce qui, dans la société contemporaine, est profondément existentiel mais ordinaire, banalisé, et finalement invisible, pour cause d'indifférence ou d'omission volontaire. Surgit alors une conscience du temps présent, de sa violence latente comme de son caractère dérisoire. L'intérêt réside moins dans ce qui est montré que dans le regard qu'on pose dessus. Bien assis, le spectateur se voit apostrophé d'un « tu » quasi accusateur qui sonde les idées et les émotions de son esprit liquide, un peu autiste au monde à force d'aliénation. C'est lui le protagoniste de la performance. Le travail proposé n'assène pas de thèse, il (re) donne à voir, non pour stigmatiser mais pour inviter à penser, à réfléchir à l'individu et à la communauté, à la relation entre l'espace et l'être, à la communication et à la consommation. C'est tout cela que cristallise « La Plaza ». La performance agit véritablement comme un révélateur.